

E : enfance

Peter Pan est l'un de nos héros. Pas le Peter Pan de Walt Disney, attifé comme Robin des bois, mais le Peter Pan de J.-M. Barrie, *vêtu de feuilles mortes et de toiles d'araignée*. Chez nous, il y a, arrivée là Dieu sait comment, une édition adaptée et jaunie de la fée en cinq actes. C'est surtout le Peter Pan du premier acte qu'on aime, celui qui vient chercher son ombre, séparée de lui par la fenêtre à guillotine typiquement anglaise comme il se sauvait en volant. L'histoire de Peter Pan ne pouvait arriver qu'en Angleterre, nos camarades d'enfance l'appellent Pétère Pan comme le bruit d'un coup, mais nous, qui sommes plus instruit, savons qu'il se nomme Pitair Pêne. Nous apprécions l'insularité et la radicalité du personnage. Ses conversations avec Wendy, au cours desquelles tous deux se vouvoient, et le contraste que son apparition peu vêtue à la fenêtre

introduit dans la vie tout ce qu'il y a de normal des enfants Darling, lesquels dorment en chemise de nuit. Comment fait-on tenir sur sa personne des feuilles et des toiles d'araignée. De plus, en volant. Que Peter Pan vole n'est pas seulement le signe de son refus des conventions mais le revêt encore à nos yeux, outre les feuilles et les toiles, d'un prestige particulier, monté sur une échelle on reste quant à nous paralysé au troisième barreau tandis que lui plane sans effort de Londres au Pays imaginaire. Environné d'air de tous les côtés, nous perdons courage. Ne regarde pas en bas s'obstinent à nous répéter les adultes, regarde droit en face de toi, mais c'est ça le pire, qu'on soit haut, on le sait, mais voir entre les barreaux le mur, le tronc ou tout ce à quoi l'échelle peut être accotée poursuivre à la même hauteur que nous son existence indifférente, et penser qu'entre eux et nous s'interpose un bloc de vide pur et simple, il y a de quoi s'arrêter net au troisième barreau.

Le Pays imaginaire nous intéresse moins que Londres. Bon, c'est un pays imaginaire, avec tous les composants caractéristiques des endroits de ce genre, Indiens, pirates, fées et tout le bataclan, la seule originalité de ce pays est que ces éléments hétéroclites s'y retrouvent entassés à la six quatre deux. Mais, par ailleurs, que dans des pays pareils on vole et s'habille d'une façon spéciale, quoi de plus normal. C'est le contraire qui serait étonnant. Ce pays censément extraordinaire n'est original que par opposition au pays normal, mais, comme l'un est la Grande-Bretagne et l'autre situé justement allez

savoir où, cette opposition reste abstraite, sauf lorsque Peter Pan entre par la fenêtre dans la nurserie des Darling. Loin du pays normal, Peter Pan est banal. Son refus de grandir n'est radical que là où tout le monde devient grand, non dans son univers totalement infantile, même pas fichu de séparer les fées des Indiens ou des pirates. Évidemment, Peter doit appartenir à cet univers, sinon il ne pourrait pas contraster avec l'autre, mais l'intéressant à nos yeux c'est le contraste, pas l'autre univers, le Peter qui nous plaît n'est pas le Peter Pan plein et entier dans son monde pour débiles légers, mais le Peter tronqué courant après son ombre au premier acte. C'est dommage à nos yeux qu'il y ait les quatre autres actes. Au Peter Pan à part entière de ces quatre actes, on préfère, en ce qui nous concerne, le seul Peter introductif, qui, à la périphérie de la féerie, vient jeter son refus de devenir grand parmi les vraies personnes vivant comme tout un chacun.

Nous non plus, naturellement, on ne souhaiterait pas grandir. Pas parce qu'on serait particulièrement ravi d'être enfant en soi, d'ailleurs est-ce qu'on est enfant en soi. Quand on se le demande, quand on prononce ce mot, enfant, une image surgit issue de mille images rencontrées çà et là dans les livres vieillots qu'on lit à l'école ou qui nous viennent de nos sœurs plus âgées, celle d'un garçon automatiquement brun, vêtu d'une culotte courte bleu marine à bretelle unique, d'une chemisette à carreaux rouges, chaussé de sabots. À l'arrière-plan se dessinent en général des arbres et un

troupeau d'oies. On habite en ville, on est blond, on ne porte jamais de tenue aussi grotesque, de là à penser qu'on n'est pas tout à fait l'enfant classique, il n'y a qu'un pas à franchir. D'ailleurs, on s'imagine en permanence adulte c'est-à-dire soit artiste peintre soit chirurgien soit, ce qui dans notre esprit est un peu pareil, officier de carrière. Chacune de ces figures se distingue à des signes particuliers, pipe avec barbe, blouse blanche, uniforme surchargé de galons, les deux dernières, on le sait, s'occupent de viscères et de sang. On se voit dans un rôle pendant quelques jours, puis dans un autre, sachant bien que c'est parce qu'on ne joue encore pour de bon aucun des trois qu'on peut en changer si facilement. C'est pour pouvoir continuer de changer de rôle à son gré qu'on préfère rester longtemps sans rôle véritable. On préfère être longtemps enfant non pour le plaisir d'être enfant mais pour celui d'être en imagination autant d'adultes qu'on voudra.

Avant d'être adulte on va devenir adolescent, cet âge est particulièrement prestigieux à nos yeux. À partir de quatorze ans et jusqu'à dix-sept, on ressemblera aux illustrations de Joubert, c'est-à-dire qu'on sera encore beaucoup plus blond, bronzé, avec de grandes dents et les yeux bleus. Habillé en scout on vivra des choses exaltantes, quoi, on verra en détail le moment venu, mais en tout cas il y aura de grandes amitiés passionnées et des forêts de pins.

Une fois réellement adolescent on n'a bien entendu plus du tout envie de vivre de pareilles choses. D'ailleurs, on les a un peu oubliées, avec tout le reste de l'enfance, jouets, rêves, mère, batailles à l'arme blanche qu'on se dépeignait en s'excitant au point de se mettre dans des états peu éloignés de la crise nerveuse. Ce qu'on n'avait pas prévu à propos de l'adolescence, ce à quoi les illustrations de Joubert ne nous avaient absolument pas préparé, c'est les filles. À quatorze ans on les voit d'un coup surgir dans notre champ de vision comme jadis Peter Pan surgissant pour Wendy dans le ciel londonien, et à partir du moment où les filles sont là, il n'y a plus qu'elles. Les garçons vêtus de feuilles mortes et les adolescents à grandes dents sont éclipsés. On n'a plus qu'une idée, c'est vivre de folles histoires d'amour sentimental *et* physique avec une fille sinon plusieurs, pour ça évidemment il faudrait avoir les coudées franches, un appartement personnel, pas ses parents en permanence dans les pattes. Bref, une fois adolescent, on n'a plus qu'une envie, être adulte le plus tôt possible.

Quand on le sera, on commencera à s'intéresser à son enfance. On la contempera à distance, stupéfait, non qu'on souhaite y retourner, pitié, mais on sera toujours prêt à en parler. Pour un oui ou pour un non on se mettra à la décrire de A jusqu'à Z, cassant les pieds à tout le monde avec les récits pleins de coups d'épée et d'intestins répandus qu'on se faisait, c'était mignon, avec Dieu, le diable, les anges, Frankenstein et David Crockett. Ce sera une manière de parler de soi,

ce qui est tout de même un sujet intéressant, sans parler pour de bon de soi, restons poli, parlons de nous quand on n'était pas encore vraiment soi, pas complètement, ce sera aussi une façon de ne plus être tout à fait soi le temps d'en parler, bref, qu'on prenne la chose par un bout ou par l'autre, on sera dans tous les cas un peu à côté de sa personne, périphérique, on se verra de côté, en biais, du coup on se verra mieux, car ce ne sera plus seulement soi qu'on verra mais autre chose, sur quoi on se dessinera par contraste, quelque chose qui sera certes soi mais nous débordera pour se mêler au reste du monde, quoi, presque rien, une ombre, un fantôme instable et volatil, mais comment faire pour s'en passer.

Pierre Ahnne